

s'instruire eux-mêmes; cette fin ne pourrait suffire ni à leur avenir, ni aux besoins du pays; ils y viennent encore, ils y viennent surtout pour *apprendre à instruire les autres*.

Il importe donc qu'ils reçoivent des leçons spéciales qui leur apprennent, dit M. Rendu, les meilleures méthodes d'enseignement, les principes d'après lesquels ils devront diriger l'éducation et l'instruction des enfants que les familles auront confiés entre leurs mains. Et, afin que les exemples confirment toujours les préceptes, on a choisi pour professeurs de pédagogie les directeurs mêmes des écoles normales.

Mais ces leçons sur l'art d'enseigner seraient incomplètes, ne produiraient pas tout le bien nécessaire, si elles n'étaient mises en pratique sous les yeux mêmes des directeurs et des professeurs. C'est pour cela qu'une école d'application, dirigée par des instituteurs de talent et d'expérience, est attachée à chaque école normale. Cette école est la vie, l'essence, pour ainsi dire, de l'école normale; c'est là qu'on s'aperçoit si l'élève-maître a du goût pour l'enseignement, s'il est réellement dans sa vocation; en un mot, c'est l'épreuve sur laquelle MM. les directeurs et MM. les professeurs se basent principalement pour accorder ou refuser le brevet d'instituteur.

Cependant, aucun progrès ne se réaliserait dans les écoles normales, si une bonne discipline, une discipline fondée sur le sentiment du devoir et un grand respect mêlé d'affection pour les maîtres, n'était constamment maintenue parmi les élèves. Aussi, cette partie est-elle l'objet constant des soins des directeurs, des maîtres-d'étude et des professeurs.

Puisque les élèves des écoles normales se destinent à l'enseignement, ne faut-il pas de toute nécessité qu'ils apprennent à obéir? De quel droit exigeraient-ils plus tard obéissance et respect de leurs élèves, si eux-mêmes, pendant leurs études, n'avaient su se conformer aux exigences des règlements?

Je puis dire qu'en tout, (et ceci s'applique plus particulièrement à l'École Normale Laval, attendu que je sais mieux ce qui se passe ici qu'ailleurs), en tout, M. le principal, M. le maître d'étude et MM. les professeurs font en sorte que les élèves trouvent le joug léger, la discipline aimable, et qu'ils ne gardent, au fond de leurs souvenirs de l'école, que des joies fraternelles, des fêtes bénies, de pures et douces émotions.

J'ai nommé il y a un instant l'École Normale Laval; et voilà que ce nom fait éclore chez moi-même tout un essaim de chers et puissants souvenirs! Je vous demande la permission d'en retracer quelques-uns.

XVIII

Il y a aujourd'hui sept ans, je parlais de Notre-Dame du Grand-Brûlé, après y avoir enseigné environ dix mois, quoique je susse à peine lire et écrire moi-même.

Un prêtre, jeune et bienfaisant, le Rev. M. Alphonse Casgrain, alors curé de cette paroisse, et aujourd'hui curé de Ste. Louise des Aulnets, s'intéressant à mon avenir, me donna les moyens d'aller suivre les cours de l'École Normale Laval, qui venait de s'ouvrir.

Je me y rendis.

Depuis cette époque, comme élève d'abord, ensuite comme professeur, j'y suis constamment demeuré, en sorte que j'ai été à même de connaître et d'apprécier les excellentes qualités de mes directeurs, de mes maîtres d'étude et de mes professeurs.

C'est d'abord, par ordre de date, M. l'abbé Horan, prêtre éminent, dont les vertus et le savoir lui ont valu l'insigne honneur d'être appelé à occuper le siège de l'évêché de Kingston.

C'est ensuite M. le principal actuel de l'École Normale Laval, le Rev. M. Jean Langevin, savant distingué, entièrement dévoué à ses devoirs, travaillant sans cesse à faire du bien à la cause de l'éducation, et y réussissant; enfin, depuis six ans, mon protecteur, mon second père.

En troisième lieu, ce sont MM. Toussaint, Gagnon, Lacasse, Doyle et Cloutier, autrefois mes professeurs, aujourd'hui mes collègues, hommes de courage et de dévouement, accomplissant, chacun dans leur sphère, leurs devoirs respectifs, avec cœur, talent et succès.

Ce sont aussi MM. les maîtres d'étude D. Matte, O. Biron et N. Fortier. Dans le silence de l'obscurité, ils ont rempli, avec zèle et conscience, de bien pénibles, mais très-importantes fonctions.

Ce sont encore tous mes compagnons de classe, parmi lesquels, Dieu merci! je ne comptai jamais un seul ennemi. Si les noms de quelques-uns me rappellent encore de rudes combats, je dois avouer que personne ne reçut jamais de blessures mortelles. C'étaient des combats tout pacifiques: les combats de l'intelligence.

Enfin, et mon cœur est oppressé, mes yeux se mouillent encore de larmes, quand ce souvenir de deuil se présente à mon esprit: c'est M. de Frenouillet, littérateur distingué, homme honorable et bon, parti, hélas! avant le soir de ses années, pour aller recevoir de Dieu la récompense de ses vertus.

Je vous demande pardon, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, de vous avoir entretenus si longtemps de mes souvenirs personnels; je demande pardon surtout aux per-